

TAMASA ET ARGOS FILMS PRÉSENTENT

UN FILM DE **ROBERT BRESSON**

MOUCHETTE

AVEC NADINE NORTIER, JEAN-CLAUDE GUILBERT
MARIE CARDINAL, PAUL HÉBERT, JEAN VIMENET, MARIE SUSINI, LILIANE PRINCE,
RAYMONDE CHABRUN SCÉNARIO ET DIALOGUES ROBERT BRESSON D'APRÈS LE ROMAN DE GEORGES
BERNANOS, "NOUVELLE HISTOIRE DE MOUCHETTE", DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE
GHISLAIN CLOQUET DIRECTEUR DE PRODUCTION PHILIPPE DUSSART, MICHEL CHOQUET
PRODUCTION ARGOS FILMS, PARC FILM DISTRIBUTION TAMASA

adfp



CNC

TAMASA



ARGOS FILMS et TAMASA présentent

MOUCHETTE

Un film de **Robert Bresson**

en version restaurée 4K



SORTIE LE 19 OCTOBRE 2016



France - 1967 - 1h21



Distribution

TAMASA

5 rue de Charonne - 75011 Paris

contact@tamasadiffusion.com - T. 01 43 59 01 01

www.tamasadiffusion.com

Relations Presse

Frédérique Giezendanner

frederique.giezendanner@sfr.fr - T. 06 10 37 16 00



Mouchette, une adolescente taciturne dont le père est alcoolique et la mère gravement malade, vit dans la solitude

Un soir d'orage, alors qu'elle rentre de l'école, elle s'égare dans la forêt. Elle accepte l'hospitalité d'un braconnier, Arsène, qui abuse d'elle. En rentrant chez elle, Mouchette assiste à la mort de sa mère, sans avoir le temps de se confier à elle...

ROBERT BRESSON PARLE DE MOUCHETTE

Une des raisons qui m'ont fait opter pour « La nouvelle histoire de Mouchette » est que je n'y ai trouvé ni psychologie ni analyse. Ainsi la substance du livre m'était possible, elle pouvait passer à travers mes cribles. La psychologie faite avec des mots, c'est du roman, c'est du théâtre qui est, à l'écran, une hérésie. Chez les romanciers les plus grands : Stendhal, Flaubert, Balzac, Proust, la psychologie est forcément faite avec des mots. (...)

Dans mon film, je n'ai pas employé des acteurs même non professionnels mais des « modèles » dans le sens où l'on dit le « modèle » d'un peintre ou d'un sculpteur. Quand le choix du modèle est juste, la psychologie se fait toute seule et je me corrige à elle. (...)

J'ai préparé *Mouchette* en huit jours. On me dit qu'il est un peu la suite de *Au hasard Balthazar*. C'est possible mais je ne l'ai ni cherché ni voulu. En tout cas, une adaptation me délivrait d'une trop lourde charge sur les épaules : elle m'a facilité la réflexion sur les choses, et m'a permis de comprendre qu'au lieu de vouloir à tout prix chercher la ressemblance, il fallait accepter la dissemblance entre les personnages inventés et les « modèles ». Il est pour moi faux de construire un personnage dans la tête si bien qu'on se dit en découvrant son « modèle » : « Ah! C'est vraiment lui ». Quand les acteurs créent un personnage, ils schématisent alors qu'un être humain est tout subtilité, mystère, complexité. (...)

Le film *Mouchette* met en évidence la cruauté et la misère sur lesquelles on est volontairement aveugle. *Balthazar* était une protestation contre la cruauté, la bêtise et la sensualité. Cela est en moi, je n'ai pas l'intention de donner une leçon. Je ne me vois pas en redresseur de torts.

La cruauté est partout : les guerres, les tortures, les camps, ces jeunes assassins ou assassines de vieillards. Dans sa correspondance, Oscar Wilde dit à peu près : « La cruauté ordinaire est simplement de la stupidité, c'est un manque complet d'imagination. » Sûrement le manque d'imagination amène l'atroce. Au début de la guerre, en cantonnement, j'ai vu un soldat écorcher un lapin vivant. J'étais terrifié.

C'est pourquoi vous avez tenu à mettre, avant le suicide de *Mouchette*, des lapins que massacrent les chasseurs.

Pas des lapins, des lièvres. Cette tuerie m'est venue intuitivement. Mouchette ressemble à une bête. Bernanos la comparait à un taureau dans l'arène qui reçoit les banderilles, les piques et l'épée. Il ne peut échapper à la mort, pas plus que les Espagnols que Bernanos avait vus en 1936 à Majorque, entassés dans les camions pour être fusillés.

Le suicide de Mouchette n'est pas vu par Bernanos, pas plus que par moi, comme une fin mais comme le commencement d'autre chose. Tout de suite après la mort de sa mère, ayant été en proie à trois Erinyes (l'épicière, la femme du garde et la veilleuse des morts), Mouchette se jette à l'eau. Dans le roman, elle s'y glisse lentement, l'eau la recouvre. (...) Je ne montre pas Mouchette entrant dans l'eau. On l'entend et on voit les ronds s'agrandir à la surface. Cet escamotage, c'est la mort. (...)

Parce que *Mouchette* se termine par un suicide, on me reprochera que mon film est bâti sur le désespoir. Ce n'est pas vrai pour moi qui crois à l'âme et à Dieu.

Si je suis de plus en plus dur dans mes films, c'est parce qu'il le faut. J'avais besoin de dire que les enfants peuvent être victimes de choses atroces. Il y a chez eux des détresses atroces, d'autant plus atroces qu'elles sont secrètes. Et puisque notre vie est liée aux animaux, je pense à ces chats jetés dans les fossés de Vincennes ou à ces chiens attachés aux arbres, à Rambouillet ou à Fontainebleau.

Mon film remue des choses cruelles, sans appuyer et sans les concrétiser : l'alcoolisme, la calomnie, la médisance, l'envie. J'y montre des regards qui tuent.

Extraits d'un entretien avec Georges Sadoul
Les Lettres françaises 16 mars 1967



REGARDS...

Dès qu'il est question de Bresson, ça ne plaisante plus. De l'intensité, de la profondeur, de l'âme ! Avec *Mouchette*, il met en scène la tragédie d'une fillette jetée sans ménagement dans le fossé de la vie, une fille de gueux, violée, souillée, suicidée. Tourné à Apt, dans le Vaucluse, *Mouchette* n'a gardé de la Provence ni ses champs de lavande, ni ses chants de cigales. Indifférent aux modes, Bresson suit, plan rapproché après plan rapproché, cette adolescente boudeuse, dont il détaille chaque geste. Il révèle ainsi la tragédie des pauvres qui ne sentent pas le ciel peser au-dessus d'eux. Dans la première séquence de braconnage, anthologique, chacun des gestes du chasseur ajustant silencieusement ses collets est composé au millimètre.

Quand Bresson filme les mains meurtrières en gros plan, il prend soin de placer sa caméra à la hauteur du cœur. Toute la mise en scène de *Mouchette* suit ce schéma de révélation subtile, de traque intime. Le ciel reste invisible tout au long du film, jusqu'à cette question foudroyante : « Et toi, Mouchette, as-tu jamais pensé à la mort ? » Quand Bresson adapte un roman, il ne raconte pas une histoire, il adopte un esprit : c'est là qu'est la leçon de mise en scène du film. Bernanos s'est lancé dans l'écriture de *La Nouvelle Histoire de Mouchette* en pleine guerre d'Espagne.

En 1937, depuis Palma de Majorque, il évoque dans sa correspondance la tragédie dont il est le spectateur, « l'impossibilité qu'ont les pauvres gens de comprendre où leur vie est engagée ». C'est cette tragédie-là que Bresson traduit en gestes clairs. Magistral.

Luc Arbona - Les Inrocks



Mais déjà le grand vent noir qui éparpille les voix dans la nuit... C'est ainsi que Bernanos attaque son lecteur. Par cet appel de la nuit et du vent. Par les voix du lyrisme. Par je ne sais quelle secrète angoisse qui vient de la terre et du ciel. La voix de Robert Bresson est autre. Plus mesurée, plus précise, plus retenue, mais non moins profonde, et non moins désespérée. Plus contrôlée peut-être, mais non moins trouble. Le réalisme dépassé, nous voilà seuls comme Mouchette devant l'inconnu, devant la vie, devant l'homme, devant le fantastique planté au coeur même du naturalisme qui éclate et se disloque. Bresson, au-delà de Bernanos, qu'il suit pourtant avec une fidélité scrupuleuse, en revient à son éternel propos : la solitude de l'homme devant l'homme, la solitude de la souffrance au centre même des souffrances (...)

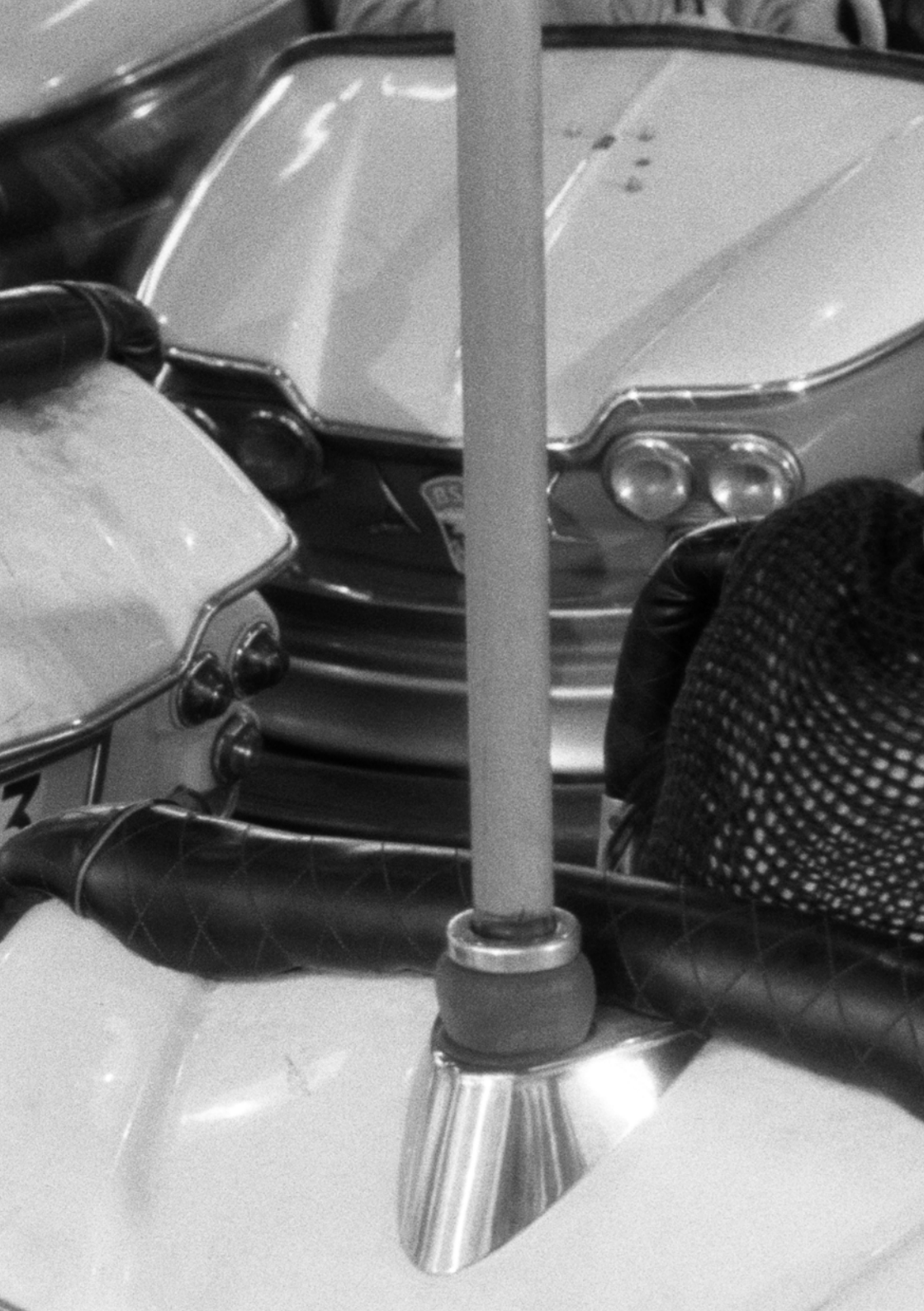
Qui mieux que Bresson pouvait choisir, pouvait filmer ce petit visage buté, à la fois enfantin et fermé, resserré sur son chagrin, ingrat et tendre, quêteur et séparé ?

Jamais Bresson n'a mieux choisi ses visages, car les visages ici sont tout. *Mouchette* est presque un film muet, tout est dans les regards, dans l'immobilité des traits, dans le mystère d'une face humaine. *Mouchette* est un film où l'on se tait, où l'une n'ose pas demander, où les autres n'ont rien à répondre. Un film non pas de malentendus, mais de silences. Pudeurs inconscientes, émotions informulées. Repoussées au-dedans des corps. Enfouies, cachées, enterrées. A peine reconnues par ceux-là mêmes qui en sont les jouets. La moindre dramatisation, le moindre cabotinage perdait tout. C'est là que la méthode de Bresson, le choix d'instantanés privilégiés et mis en situation par le seul metteur en scène, est sans égale.

Quelle comédienne pouvait être Mouchette ? Il fallait ce raidissement et ce refus, cette absence trop présente, cette façon de se barricader en soi. Il fallait quelqu'un de désarmé et de farouche. Nadine Nortier.

Voilà ce qui fait de ce film un des films les plus sévères et les plus beaux de l'histoire du cinéma. L'homme y est pris au débotté. Tel que Bernanos le voyait, tel que Bresson le retrouve. Intact dans sa confusion, son désordre, sa stupeur. Affirmé dans son incohérence. Incapable de se saisir dans le drame même que lui pose sa simplicité...

Pierre Marcabru - Arts





Ce film est le plus terrible que nous ait donné Bresson, et en même temps le plus beau, dans le sens où la beauté permet aussi de dénoncer des choses bien laides et des actions fortes tristes. L'émotion ne vient pas du récit, mais de l'écriture. Vous vous cramponnez peut-être à votre fauteuil. Mais courez voir ce film exceptionnel, toujours en équilibre entre la création et la réalité.

Samuel Lachize - L'Humanité

L'art est magique, l'art doit nous ramener à l'essence des êtres et des choses. Il n'y a pas une once de sensibilité, de sentimentalisme, et très peu de « mouvements dramatiques » dans *Mouchette*. Il n'y a que des mains qui se croisent et se décroisent, des regards furtivement échangés, des ombres qui passent, une petite fille qui ne veut pas chanter et puis qui chante en tenant la tête d'un épileptique, il y a la présence silencieuse des objets, un bébé qui pleure, le vent qui souffle dans la forêt, et de nouveau des mains qui se joignent, qui se crispent, qui referment un corsage, et puis enfin ce corps, dérisoirement paré, qui par trois fois doit dévaler la pente qui le mène à la mort. Il n'y a pas de « spectacle » dans *Mouchette*. On ne voit sur l'écran que ce qui est invisible : la détresse d'une enfant incroyablement désarmée, et la panique d'une âme.

Le film, dans ses détails, est d'une dureté qui surprend. Bresson s'est voulu implacable, et certaines scènes feront frémir les cœurs sensibles. Mais cette férocité était nécessaire. Elle n'est que le reflet de la férocité du monde où vit Mouchette. Et d'ailleurs, comme le dit Bresson dans l'entretien qui suit : le roman de Bernanos est « atroce ».

Yvonne Baby – Le Monde

Déjouant à force de tendresse pudique les pièces du misérabilisme paysan, Bresson fait secrètement vibrer, aux frontières de la conscience, de poignants désespoirs. Une enfant-femme vit, souffre, meurt. L'espace d'un matin. Le temps d'un chef-d'oeuvre.

Pierre Billard - Cinéma

C'est bien à Paul Valéry, du moins à ses théories sur la poésie et l'art, que Bresson pourrait être comparé, dans sa tentative de purifier le cinématographe, en le débarrassant des scories de ses conventions. « Mouchette » en cela, me paraît le couronnement de ce genre de labeur : un joyau, une épure, la vérité métaphysique enfin retrouvée, par-delà les grimaces, les attitudes.

Henry Chapier - Combat

Chaque film de Bresson n'est incarnation que pour être d'abord décantation. Qu'il s'inspire de l'oeuvre d'un romancier ou qu'il ait inventé l'histoire écrite pour et sur l'écran, il va toujours le plus loin possible (et chaque fois un peu plus loin, semble-t-il) dans la rigueur.

De leur simplification naît la richesse de ses épures, leur vérité et leur beauté.

Bresson n'a jamais été à l'aise avec les mots. Il les craint comme autant de mensonges, les tient en respect et les dresse à la vérité. Bresson est un dresseur de mots. Donc un dompteur de comédiens, qu'il choisit à l'état sauvage, c'est-à-dire dans la réserve inépuisable des non-professionnels. Il les instruit à sa façon, qui n'est pas celle des autres. Rien ne lui paraît plus faux que ce que nous appelons le naturel. Il ne cherche pas à retrouver chez ses interprètes les intonations quotidiennes. Il veut aller au-delà encore de cette comédie-là. Vrai ou faux, c'est moins le naturel qu'il cherche que le surnaturel. Bernanos aussi, d'où leur entente profonde.

Claude Mauriac



Bresson a fait sienne la violence musclée de Bernanos.

Une certaine musique de l'âme.

Tout de suite, la musique intervient. Présence immédiate à laquelle Bresson accorde un rôle majeur : elle révèle, elle annonce. Elle provoque la transparence des choses. Dans le filigrane du spectacle se dessine l'image que Bresson entend nous faire découvrir : dans la patiente ingéniosité laborieuse d'un condamné à mort qui ne peut pas ne pas s'évader, une messe heureuse à force de certitude et de sérénité dans le braiment de l'âne, une sonate toute de tendresse et de mélancolie dominée ; dans l'abjecte misère de *Mouchette* un Magnificat au bord du triomphe déchiré. Comme pour *Un condamné à mort s'est échappé* ou *Au hasard Balthazar*, la musique donne la clef de *Mouchette*. Cette clef c'est l'indication d'un itinéraire. Itinéraire évidemment spirituel : comme s'il s'agissait d'aller du travail manuel à la messe, du braiment à la sonate, il s'agit d'aller de la misère au Magnificat.



Partir de la misère. La voir, cette misère. S'y plonger. Elle est sordide. Bernanos en a dénoncé la férocité sournoise avec de beaux frémissements dans la violence. Bresson a fait sienne cette violence musclée. Il donne à voir l'ivrognerie épaisse, le vice dans son ingénuité, la méchanceté des mômes, la brutalité des adultes, l'étroitesse des idées, l'ignorance, la bêtise, la répugnance et l'hostilité qu'inspire la misère sous prétexte qu'elle conduit à ce que les honnêtes gens appellent le péché.

Solides rasades de gros-qui-tache ; rivalité entre braconnier et garde-chasse pour les beaux yeux d'une torchonneuse de bistrot ; crise d'épilepsie et viol de gamine dans une cabane forestière ; chaude vulgarité de la foire ; une brute alcoolique pour père, une mère qu'habitent la maladie et bientôt la mort ; suicide terminal de la gamine. Rien n'y manque. Tous les éléments sont réunis du réalisme le plus redoutable : celui du drame paysan. N'accusons pas Bresson ; tout cela se trouve dans le roman. Mais Bernanos n'est pas Zola, encore moins Pérochon. Mouchette ? Rien à voir avec Nène. Pas plus que chez Bernanos, le réalisme paysan, chez Bresson, ne peut respirer. Il s'asphyxie - affaire d'altitude.

Cet air des cimes s'appelle le style. Il ne peut y avoir de réalisme paysan là où il n'y a pas de réalisme tout court, et il n'y a pas de réalisme tout court, pour la bonne raison que le style de Bernanos et celui de Bresson ne relèvent pas du réalisme. C'est tout. Bernanos a beau s'appliquer à pasticher le langage parlé de ses paysans (concession à laquelle Bresson ne daigne même pas consentir), ce n'est pas cette réalité qui l'intéresse parce que la réalité compte moins pour lui que la vérité. Enfin : ce que lui, Bernanos, catholique, entend par vérité. Et qui est identique pour Bresson de la même famille spirituelle que Bernanos. C'est-à-dire : au travers du réel, une certaine musique de l'âme. La messe, la sonate ou le Magnificat. Mozart, Schubert ou Monteverdi.

Jean-Louis Bory - Le Nouvel Observateur

GÉNÉRIQUE

Réalisateur Robert Bresson

Scénario et dialogues Robert Bresson

d'après le roman de Georges Bernanos, « Nouvelle histoire de Mouchette »

Directeur de la photographie Ghislain Cloquet

Cameraman Jean Chiabaut

Décors Pierre Guffroy

Assistants réalisateur Jacques Kébadian, Mylène Van der Mersch

Directeur de production Philippe Dussart

Production Argos Films, Parc Film

France - 1967 - Noir et blanc - 1h21 - DCP - Visa 32301

Nadine Nortier *Mouchette*

Jean-Claude Guilbert *Arsène*

Marie Cardinal *La mère*

Paul Hébert *Le père*

Jean Vimenet *Le garde Mathieu*

Marie Susini *La femme de Mathieu*

Liliane Princet *L'institutrice*

Raymonde Chabrun *L'épicière*



RESTAURATION

Avec le soutien du CNC, cette restauration en 4K a été effectuée en 2014 à partir du négatif 35mm d'origine, par Eclair Group pour l'image et L.E.Diapason pour le son.





5 rue de Charonne, 75011 Paris - www.tamasadiffusion.com